

# Philippe Pélissier

*Avoir un bon copain, c'est ce qu'il y a de meilleur au monde*

*Briançon, le 13 mars 1938*

*L'amitié est une force formidable tout aussi puissante que peut l'être l'amour. Comme il est bon d'avoir un ami fidèle avec qui partager ses convictions, ses rêves, ses joies, ses peines ! Cela comble tant bien que mal le vide affectif qui est le mien.*

*Je suis né en 1888 à Briançon. Mon père était médecin et ma mère nous élevait moi et mon jeune frère **Jacques** de 8 ans mon cadet. Mon enfance fut heureuse et confortable, entourée de parents aimants. Dès mon entrée à l'école communale, je me pris d'amitié pour un camarade de mon âge, **Auguste Andrieux**. J'étais séduit par son charisme, son dynamisme et son intelligence. Au milieu des jeunes garçons turbulents de la classe, nous étions les plus travailleurs. Auguste faisait, il est vrai, parfois preuve d'une certaine arrogance avec les garçons moins doués que nous pour les études. Il prit ainsi assez rapidement pour victime **Stéphane Soulier**, un enfant timide et renfermé. Les sarcasmes volaient, Auguste devint peu à peu un leader d'opinion de la classe et l'ensemble des élèves prit ainsi Stéphane en grippe. Celui-ci ne trouva un soutien qu'en la personne du père **Arcibald Orentti** qui nous donnait des cours de catéchisme. Plus d'une fois, il nous sermonna pour les tracasseries que nous causions à Stéphane. Quand je vois où cela nous mène aujourd'hui, je regrette un peu de n'avoir pas su calmer Auguste à cette époque. Mais après tout, autant qu'il m'en souvienne, les hostilités furent ouvertes par Stéphane : celui-ci, au lendemain d'une remarque acerbe, s'amusa à remplir le cartable d'Auguste de bouses de vache qu'il avait sans doute récoltées à la ferme familiale. Mais tout ceci est si loin, nous n'étions que des enfants. Ce petit incident scella une haine qui dure depuis près de 50 ans et qui se poursuit aujourd'hui dans des mesquineries quotidiennes. Sur le plan de la scolarité, on nous prédisait, à Auguste et moi un avenir radieux. Pour ma part, même la leçon d'éducation physique était un plaisir, contrairement à Auguste. Je brillais par mon endurance, ma puissance physique dans tous les sports que nous pratiquions. Mais à mon grand regret, à cette époque, cette discipline était pour le moins secondaire et le sport ne menait nulle part.*

*À 20 ans, Auguste et moi quittâmes Briançon pour aller poursuivre nos études à Paris. Mon ami se destinait à la carrière politique tandis que je poursuivais des études de droit. Nous revenions régulièrement à Briançon visiter nos familles. Mon père était très fier de mon parcours. Je dois reconnaître que sa réussite professionnelle et sociale était pour moi un modèle. Mais je ne tardais pas à découvrir un sombre secret qu'il cachait à toute la famille. La révélation eut lieu par hasard : un soir d'hiver, alors que je me promenais dans le quartier des Champs-Élysées, j'eus la surprise d'apercevoir mon père s'engouffrer discrètement dans l'embrasure d'une porte cochère. Je doutais de moi : sans doute était-ce un sosie. En effet, lors de ma dernière visite en province, mon père n'avait pas parlé de voyage à Paris et il n'aurait pas manqué de m'en avertir. Une idée folle me vint à l'esprit : et si mon père avait une liaison ? Je décidais d'en avoir le cœur net et suivais l'homme dans la bâtisse. Je m'engageais dans la cour, frappais à une porte surmontée d'une néon indiquant « Club 421 ». Un gorille me jaugea à travers un judas et m'ouvrit. Je venais d'entrer dans un cercle de jeux... mais je ne voyais mon père nulle part. Je tournais en rond un moment puis décidais de m'asseoir à une table de jeu près de la sortie pour tuer le temps et ne pas manquer mon père (ou son sosie) lorsqu'il sortirait. Je n'avais encore jamais joué au poker mais les personnes à ma table se firent un plaisir de m'en expliquer les rouages (pour le plus grand bonheur de*

leurs portefeuilles). Je prenais rapidement goût au jeu : les cartes volaient, les annonces fusaient, je sentais la sueur perler à mon front lorsque mon jeu était bon, j'étais nerveux lorsque je bluffais. Bref, un bien piètre joueur, mais si passionné que j'en vins à oublier la raison de ma présence en ce lieu. Et c'est ainsi que l'on m'annonça la fermeture du club sans que je voie mon père ressortir. Cependant, j'avais pris là une dangereuse habitude. Je revenais régulièrement à ce club les mois suivants, prétextant dans mon esprit que je cherchais à revoir l'homme, la vraie raison étant ma passion naissante du jeu. Et un jour, j'eus la demi-surprise de tomber sur mon père à la sortie du club. Il blêmît en me voyant, tenta de bafouiller une explication puis se reprit : « Philippe, ta mère me croit en séminaire et doit en rester persuadée. Je suis habité par le démon du jeu et je ne peux m'empêcher de venir jouer ici tous les mois. Je suis médecin, je connais trop bien les symptômes, je suis dépendant du jeu. Je te prie de me pardonner ! ». Je lui avouais à mon tour que je garderais le secret d'autant mieux que j'étais moi-même habité du même démon. Il me jeta alors un regard triste et nous nous quittâmes ainsi sur le trottoir au beau milieu de la nuit.

Les années suivantes, nous nous croisions régulièrement dans ce club mais par un accord tacite, nous ne nous retrouvions jamais à la même table. Je dois reconnaître qu'avec l'expérience, j'acquiesçais une bonne science du jeu et je faisais régulièrement de substantiels bénéfices. En 1914, quelques jours avant mon examen de dernière année de droit, lors de ce qui devait être l'une de mes dernières visites au club, je vis en sortant mon père gisant sur le trottoir, face contre terre. Terrifié, je me jetais sur lui : ouf, il respirait ! Il reprit progressivement ses esprits et me raconta sa terrible soirée. Il jouait à la table d'un riche banquier suisse nommé Hermann Bauer et la chance semblait lui sourire. Il pensait déjà au beau collier qu'il offrirait à ma mère avec ses gains du soir. Sur une dernière donne, les enchères montèrent de manière exponentielle. .seuls restaient mon père et le banquier. Papa, fort d'un carré, ne voulait rien lâcher. .les cartes tombèrent. .et l'adversaire dévoila une quinte flush. Mon père, abasourdi, revint alors à la dure réalité : il avait misé bien plus qu'il n'avait sur lui. Bauer leva alors une main et deux gorilles vinrent saisir le malheureux perdant, l'entraînèrent au dehors, le rouèrent de coups et lui intimèrent l'ordre de payer sa dette d'ici un mois sinon. . Mon père était aux abois, la somme due ne pouvait être payée qu'en revendant notre propriété de Briançon. Je tentais de le réconforter et lui jurais de tout faire pour le sortir de ce mauvais pas. Il faisait peine à voir en repartant pour Briançon. Quelques jours plus tard, je passais brillamment mon examen final mais je prolongeais mon séjour à Paris. J'avais l'intention de regagner au club ce que mon père y avait perdu. Tous les soirs, je rentrais avec des gains conséquents. Au bout de vingt jours, je rentrais à Briançon, fort de la moitié de la somme due, un véritable exploit. Dans le train, je me voyais déjà annoncer la bonne nouvelle à mon père. Mais c'est une terrible surprise qui m'attendait sur le quai : ma mère en larmes m'annonçait que mon père s'était pendu le matin même. Fou de douleur, je fonçai à la maison. Mon père avait laissé une enveloppe contenant une dame de cœur et une lettre où il avouait son démon du jeu, sa dette envers Hermann Bauer et où il expliquait qu'il préférerait se donner la mort et ainsi nous préserver de la misère. Il me suppliait également de ne pas suivre sa voie. Mon jeune frère Jacques était tout aussi marqué par ce drame mais nous avons réagi tous les deux de manière très différente. . .

Dès son plus jeune âge, Jacques avait été un garçon turbulent, voire violent envers ses petits camarades. De constitution fragile, il était l'objet des moqueries des enfants de son âge. Il avait pris très tôt l'habitude de se faire respecter malgré tout et de régler ses comptes à la force des poings. Il comblait son petit gabarit par une hargne terrible et je le vis plus d'une fois mettre à mal des garçons plus costauds que lui. Sa scolarité n'était pas brillante et son avenir inquiétait nos parents. Sa réaction à la mort de mon père qu'il aimait beaucoup fut donc violente et inconsidérée. Ayant connaissance du nom de Bauer, il se précipita dans un de ses établissements qu'il braqua pour frapper le banquier là où ça lui ferait le plus mal. Malheureusement, le plan conçu seul et à la va-vite courait à l'échec. Jacques fut arrêté après une cavale sanglante durant laquelle il abattit un gendarme. Il fut condamné à vingt ans de prison. De mon côté, je

versais mes gains à Bauer, conscient de mes responsabilités envers ma mère pour qui je restais seul. Je promis par ailleurs de régler le restant dû progressivement grâce à mes premiers honoraires de notaire puisque c'est la profession que j'avais choisie. Bauer fit alors preuve de compréhension.

C'était sans compter sur le conflit qui allait éclater un mois plus tard. Je fus rapidement appelé sous les drapeaux et connus l'enfer des tranchées jusqu'en 1918. J'en venais parfois à envier la geôle dans laquelle croupissait mon frère. Depuis le front, je correspondais régulièrement avec ma mère. Dans ses lettres, je pouvais percevoir son moral et sa santé déclinante. Au cours d'une permission en décembre 1917, je m'aperçus qu'elle était aux portes de la mort mais je dus repartir au front au bout de quelques jours. Le mois suivant, je fus affecté à la tranchée du Moulin de Belleville-sur-Meuse. J'ai le plaisir d'y retrouver mon ami Auguste qui avait jusque là échappé à la conscription grâce à ses relations. Il m'apprit qu'en 1914, il avait épousé une jolie jeune fille nommée **Brigitte**. Notre adjudant était également une vieille connaissance : Stéphane Soulier. Il nous fit subir mille brimades. Cela, ajouté à l'horreur des tranchées, eut tôt fait de désespérer Auguste. Pour échapper à cet enfer, il se tira une balle dans la main. Alors que beaucoup d'autres avaient été fusillés pour avoir tenté de désertir ainsi, non seulement il ne fut pas condamné mais mieux, il put regagner Briançon, toujours grâce à ses relations. Je restai donc la seule victime de Soulier.

Début mars 1918, je reçus une nouvelle lettre bouleversante de ma mère : j'avais la certitude qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre ! Je suis alors allé voir Soulier pour le supplier de me laisser rentrer quelques jours. Il me dit qu'il avait mieux à me proposer : la nuit du 13 mars, j'étais de garde avec lui et les soldats Domont et Favier. Les trois hommes avaient l'intention de désertir à cette occasion et Soulier me proposa de me joindre à eux. Les larmes aux yeux, touché par sa compassion, j'acceptai cette offre. Ce soir-là, Domont, Favier et moi partîmes devant tandis que notre adjudant restait en arrière pour couvrir notre fuite. Puis nous nous séparâmes en nous souhaitant bonne chance. Quand j'arrivais à Briançon, il était déjà trop tard, ma mère venait de s'éteindre. Trois jours plus tard, après les obsèques, je regagnais le front. Je passais alors devant un tribunal militaire : mon retour spontané ainsi que la mort de ma mère me valurent une certaine clémence du jury, je fus envoyé en première ligne pour les missions les plus périlleuses mais par une sorte de miracle, je survécus à toutes ces expériences. En revanche, j'appris que Favier et Domont furent repris et exécutés. Je ne sais pas ce qui est arrivé à Soulier mais à la fin du conflit, je découvris qu'il est de retour à Briançon. Par ailleurs, notre évasion avait permis aux allemands d'opérer une percée et de faire un véritable massacre dans notre tranchée. Aujourd'hui, de nombreuses Briançonnaises sont veuves par ma faute. Au fond de mon cœur, je portais la responsabilité de ces morts ! De retour à Briançon, pour soulager ma conscience, je dus confesser ma trahison à l'abbé Ornetti afin qu'il recommande mon âme à Dieu.

J'avais encore à éponger la dette de mon père. Cela me prit 5 longues années de salaire de clerc de notaire, une période de privations et de solitude. Puis je fis mon trou professionnellement à Briançon en ouvrant ma propre étude de notaire. Je vivais seul et me donnais tout entier à mon travail. La passion du jeu me rongea toujours et je jouais beaucoup que ce soit à Briançon ou sur Paris lors de mes déplacements professionnels. La solitude commençait à me peser, j'avais besoin de la présence d'une femme à mes côtés mais je n'osais pas m'engager. En 1928, une occasion se présenta pourtant à moi mais je ne sus pas la saisir.

Je passais quelques vacances en Autriche à la découverte du Tyrol quand j'ai rencontré **Natacha**. Il s'agissait d'une jeune bohémienne qui se déplaçait avec son clan. Nos chemins se sont croisés dans un petit village tyrolien. C'est elle qui est venue m'aborder dans une taverne un soir. La jeune fille était passablement éméchée et me tint des propos incohérents à propos d'un halo rouge m'entourant. Je

lui trouvais néanmoins énormément de charme et je passai avec elle une soirée merveilleuse. Je n'avais jamais vraiment aimé de femme et en cette nuit, mon cœur éprouvait des sentiments inédits. Nous avons fait l'amour dans ma chambre, à la taverne. Le lendemain matin, un tempête se déchaînait sous mon crâne : Qu'avais-je fait ? Que pouvais-je espérer d'une telle relation avec une femme au niveau social et à la culture si différente de la mienne ? Mieux valait m'éclipser et garder le souvenir de cette nuit merveilleuse. Je quittais donc la ville, laissant la belle endormie, lui déposant en souvenir une rose blanche sur l'oreiller.

Cette même année, Auguste Andrieux revint à Briançon. Il revenait briguer la mairie de sa ville d'origine et me proposa de partager ce grand projet en m'incluant comme premier adjoint sur sa liste. Ce retour fut pour moi un rayon de soleil dans ma triste vie, je me souvenais avec tendresse de nos jeunes années où nous étions comme frères et le couple devint vite une seconde famille pour moi. Je considérais leur trois enfants comme les miens : **Pierre**, le plus âgé et le plus brillant **Christian**, au caractère bien trempé et **Thérèse**, la petite fille dont rêvent tous les parents. En 1921, mon ami m'avait proposé d'être le parrain de cette dernière. J'avais accepté et je me suis toujours montré un parrain affectueux, l'entourant de mille attentions. L'innocence de cette jeune fille était touchante à tel point que même son père fondait devant elle : il l'appelait « Ma chérie », petit mot qu'il n'employait jamais avec sa femme. Cet entourage me comblait, je partageais les joies de ce foyer même si Auguste et moi étions très absorbés par nos responsabilités envers nos administrés. Le démon du jeu me laissait enfin tranquille car je n'avais plus de temps à lui consacrer. Ce fut là la période la plus heureuse de ma vie.

Je fis partager à Auguste ma passion du sport de haut niveau et nous avons décidé de développer notre région en ce sens. Nous rêvions secrètement d'accueillir les Jeux Olympiques d'hiver dans un délai de vingt ans. En 1931, je posai la première pierre de ce grand projet en ouvrant l'école de ski du Mont-Revard, à proximité de Briançon, afin de former les champions de demain. Le jeune Christian, à qui les études ne souriaient guère, fût d'ailleurs l'un des premiers élèves de cette école. En 1932, âgé seulement de 13 ans, il impressionnait déjà ses professeurs par ses performances. Pendant ce temps, lorsque mon emploi du temps m'en laissait l'opportunité, je parcourais l'Europe à la recherche de jeunes talents. En 1933, en Autriche, je tombais ainsi sur **Frida Kimler** une Autrichienne qui remporta haut la main la compétition nationale des moins de 18 ans. Touché par le talent de la demoiselle, je négociais avec son père la venue de Frida à notre école. Lorsqu'il apprit que nous prenions entièrement en charge les frais, il me donna son accord. Frida me suivit donc à Briançon. Je voyais en elle une future championne olympique. En 1935, nous vîmes emménager dans notre commune un champion de classe mondiale : **Ivan Ballangrud**, un allemand. Il avait emporté le titre de biathlon en 1924, 1928 et 1932 et briguerait peut-être celui de 1936 malgré son grand âge. Il s'installait à Briançon avec son épouse, une ancienne patineuse artistique originaire de la ville, **Jeanne Froment** rencontrée lors des olympiades de Saint-Moritz en 1928. Peu de temps après son arrivée, j'appris qu'il avait adopté la nationalité française.

En cette même année 1935, le démon du jeu dont je croyais être définitivement débarrassé revint me hanter. Je traversais une période assez difficile sur le plan personnel. J'avais fait des Andrieux mon unique famille et cette année-là, Pierre partit pour Paris pour poursuivre ses études de droit. Quelques mois plus tard, Thérèse quittait à son tour le foyer familial pour aller découvrir la vie mondaine chez sa tante Megane à Lyon. Brigitte fut affectée par ces départs et l'ambiance chaleureuse qui me plaisait tant disparut. Seul restait à la maison Christian qui se montrait un adolescent difficile. Par son caractère, il ressemblait à mon jeune frère Jacques. Je cherchais à communiquer avec lui mais j'échouais dans mes efforts. Ce fut d'ailleurs en 1936 que mon frère fut libéré de prison, m'apportant des soucis supplémentaires. Durant sa longue détention, je lui avais rendu visite régulièrement mais bien que l'aimant

profondément, je le voyais s'éloigner de moi et ne le reconnaissais plus. A sa sortie, il vint me rendre visite pour me demander un peu d'argent pour repartir dans la vie. Je l'aidais donc financièrement quelques temps. Mais les mauvaises fréquentations qu'il avait eues en prison l'avaient perverti. Au bout de quelques semaines, nous eûmes une vive altercation où je pus mesurer à quel point il m'était devenu étranger. Depuis ce jour, nous ne nous sommes plus adressé la parole. Je sais qu'il habite Briançon mais je ne veux rien savoir de ses activités douteuses. Tout ces soucis me firent reprendre le poker, activité que je n'ai plus abandonnée depuis lors. Je m'aperçus cependant vite que cette longue période d'arrêt avait altéré mes facultés d'observation : j'étais devenu un joueur tout au plus moyen.

Sur le plan sportif, les Jeux Olympiques de Garmisch-Partengirshen en 1936 apportèrent à notre commune son lot de gloire avec le quatrième titre d'Ivan Ballangrud et l'excellente performance de Frida Kimler qui échoua au pied du podium de la descente. Les compétitions ultérieures montrèrent qu'elle avait l'envergure pour emporter le titre en 1940. Ces succès, ainsi que la bonne santé financière de notre commune, nous poussèrent à passer à la vitesse supérieure dans notre projet d'organisation des Jeux. Ainsi, en juin 1937, suite à un courrier adressé au, nous avons reçu l'aide précieuse de **Florence Faure**, l'assistante au sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs, une femme de tête qui nous a apporté beaucoup. Le mois suivant, Auguste me présentait un nouveau collaborateur, le docteur **Edouard Evras**. L'homme partageait notre passion et postulait à la mairie de Serre-Chevalier, village d'altitude voisin. Auguste lui avait proposé d'inclure sa commune dans notre projet, à la condition qu'il soit élu, ce pour quoi il avait bon espoir. Nous avons travaillé tout l'été pour établir un dossier sérieux. Mademoiselle Faure retourna à Paris en septembre.

Cet été fut également marqué par les premières exactions dans notre région d'une bande de farfelus qui se nomme le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Ces fous s'amusent à terroriser les élus régionaux qui mènent une politique d'urbanisation poussée. Leurs revendications sont vagues et traitent d'un retour à la vie traditionnelle. Ils agissent par des plastiquages d'installations sportives comme les télésièges ou les refuges de haute montagne. Dieu merci, ils semblent ne s'en prendre volontairement qu'aux biens et non aux personnes puisque les explosions ne provoquent jamais aucun dégât humain. Néanmoins, leur actions font de plus en plus souvent la une des journaux et les autorités n'ont aucune piste. Ce mouvement donne une très mauvaise image de Briançon aux yeux de la population et des touristes. Qui plus est, ils détruisent de nombreux chantiers destinés à moderniser notre région. Plus le temps passe, plus leurs actions deviennent virulentes. Espérons qu'ils ne vont pas finir par tuer ! Enfin, s'ils ont eu vent de nos projets, ils vont probablement tenter quelque chose. Le Comité International Olympique, seul décisionnaire dans le choix des villes hôtes, risque de refuser de nous accorder l'organisation des Jeux de 1944 si ces troubles se poursuivent. Il faut rapidement découvrir l'identité de ces terroristes et les mettre sous les verrous. Etant donné notre politique progressiste, nous nous sentons menacés par ces fous et Auguste nous a tous mis en garde contre eux !

En décembre, l'équipe s'est enrichie d'un membre supplémentaire, introduit cette fois par Evras. Ce dernier, lors d'une expédition himalayenne organisée par le célèbre alpiniste **Laurent Laloux**, avait fait la connaissance de **Dwayne Davies**, un architecte américain novateur qui se posait comme un candidat au poste de directeur des travaux pour l'ensemble des infrastructures à construire. Auguste fut séduit par le personnage. Ce dernier nous promit une maquette de ses travaux pour la soirée du 13 mars.

On pourrait penser que nous étions si occupés qu'Auguste avait tout oublié de ses discordes d'enfant avec Stéphane Soulier. Il n'en était rien. Les deux hommes continuaient leurs petites mesquineries et leurs coups bas. J'ai d'ailleurs été directement impliqué dans la dernière facétie

d'Auguste. Ce dernier a appris que la Ferme des Charmilles, propriété familiale de Soulier dont il avait laissé la gestion à son oncle, était à vendre. Auguste a racheté la ferme par l'entremise d'une société écran portant le nom de **Gaëtan Duruiseux** (un anagramme de son propre nom). C'est ainsi qu'Auguste a acquis la propriété d'enfance de son ennemi le dix mars. En tant que notaire, je gèrais les transactions. Lorsque je lui demandais quels étaient ses projets avec cette ferme, il me répondit : « Allons, Philippe, il faut bien que toi aussi, tu aies ton lot de surprise pour la soirée du 13 mars ! ». Il envoya par ailleurs une invitation à Stéphane Soulier pour cette réception, quoique je doute fort qu'il y réponde positivement.

Mais je tremble en pensant à cette soirée ! En effet, un événement survenu la semaine passée risque de me pousser sur le chemin de l'illégalité. Je participais à une partie de poker endiablée avec un architecte suisse nommé **Augier**. Les mises avaient été raisonnables jusqu'à cette partie. J'avais en main un carré d'as et je restais seul à seul avec Augier. Les mises montaient de façon dangereuse et j'avais toujours en tête le destin tragique de mon père confronté à une situation identique. J'étais prêt à demander à voir avant que les choses n'aillent trop loin quand Augier me fit une étrange proposition : « Je sais que vous travaillez avec un de mes confrères américains nommé Davies et qu'il doit vous présenter son projet. Si vous remportez cette main, je vous offre 10 000 francs. Mais si je l'emporte, vous déroberez ses plans et me les remettrez. ». 10 000 francs, une somme ! et je ne risquais pas là ma fortune. Après tout. . . J'acquiesçais donc ! Les cartes tombèrent. Là, blême, je vis mon adversaire abattre une quinte flush. Sans doute un coup du destin ! J'étais piégé ! Voilà pourquoi ce soir, je devrai dérober les plans de Davies suite à la demande pour le moins étrange d'Augier.

Nous sommes aujourd'hui le 13 mars. Ma journée a démarré dès l'aube. En effet, hier, j'ai entendu une altercation entre Auguste et Duwayne Davies dans le bureau du Maire. Ce dernier exigeait des explications à l'américain : la maquette de son projet n'était toujours pas arrivée à Briançon et il était hors de question de se passer de cet objet pour la réception du lendemain. Davies lui répondit avec fermeté qu'il avait eu en ligne l'aéroport de Lyon qui avait bien réceptionné le colis et qu'il arriverait à la poste de Briançon en temps et en heure. Ainsi, à six heures, j'étais devant le bureau de Poste pour intercepter la maquette. J'étais persuadé de trouver également dans le colis les plans qu'Augier me réclamait. Je suis rentré chez moi juste à temps pour décrocher le téléphone qui sonnait : c'était le gardien de l'école de ski du Mont-Revard, **Dominique Grand**. Il se dit soulagé de m'avoir enfin en ligne puisqu'il cherchait à me joindre depuis une heure. Il m'appelait pour me signaler un vol d'explosifs dans le local technique. Je l'ai chargé de prendre l'affaire en main et d'aller déposer plainte à la gendarmerie. J'ai alors décroché le combiné pour ne plus être dérangé puis j'ai fouillé le colis à la recherche de paperasses. Au bout d'une heure de recherches infructueuses, je me fais à cette idée : malheureusement, il n'y avait rien.

Il est seize heures et je pars pour la propriété du Maire. Le vent souffle en tempête et des bourrasques de neige m'obligent à rouler au pas. J'emmène la maquette avec moi, je la confierais à **Firmin**, le majordome d'Auguste pour qu'il la mette en place. Je réfléchis au vol d'explosifs : pourvu que ce ne soit pas un coup des Défenseurs des Cimes ! Ce soir, Auguste doit dévoiler nos ambitions olympiques. Je me dois donc d'ouvrir l'œil. Par ailleurs, j'apprendrais enfin le sort qu'Auguste réserve aux Charmilles, la ferme de Soulier. Enfin, ces soirées mondaines sont toujours l'occasion de rencontrer de belles dames. Je me fais vieux et la proximité de la famille Andrieux m'a fait ressentir plus intensément ma grande solitude. Je vais retrouver ce soir Madame Natacha que j'ai aimée une nuit il y a dix ans de cela. J'avais appris qu'elle s'était installée à Briançon l'été dernier mais je n'ai jamais osé lui rendre visite. Avant la soirée, j'ai laissé dans sa chambre une rose blanche en souvenir de cette nuit. Et si tout repartait entre nous ? Mais tout ceci ne doit pas me faire oublier le vol commandité par Augier. La soirée s'annonce mouvementée !